

## L'AMOUR ET LA SANTÉ.

—Docteur, que pensez-vous de l'amour ?

—Je pense que c'est la santé !

Le médecin qui faisait cette déclaration était bien portant, bien vivant. Devait-il à l'amour cet équilibre parfait entre son être physique et son être moral, ou bien son tempérament solide lui conseillait-il cet aphorisme ?

—Et vos clients ? répliquai-je, ces victimes de l'amour ?

Je n'ai jamais reçu dans mon cabinet une victime de la vérité, et ceux qui s'intitulent les dyspeptiques de l'amour sont des forçats qui viennent se faire ferrer.

—Alors, docteur si je vous comprends, il n'y a d'amour que dans le mariage...

Ai-je dit cela ? En aucune façon. On aime comme on peut, où l'on peut ; l'Eglise n'a rien à voir dans le sentiment volontaire. On abolirait le mariage qu'on n'abolirait pas l'amour vrai, et l'on instituerait le mariage obligatoire qu'on ne multiplierait sans doute pas l'amour.

—Vous parlez, docteur, du sentiment volontaire ; suffit-il de vouloir aimer, pour être certain d'aimer, et surtout d'être aimé.

—Je crois que ce que l'on veut fortement, à moins que ce ne soit la lune, on l'obtient, et quand même l'application de la volonté n'aurait abouti qu'à vous rendre amoureux, sans obtenir la réciprocité d'une femme, je crois que cette ambition, éveillée, maintient le cerveau en chaleur héroïque, et que l'homme qui vit pour un espoir chimérique, impossible, mais superbe, vivant plus noblement que l'homme qui ne se donne pas le temps d'espérer, vit mieux. Je connais des héros qui ont tant de courage à se sacrifier, qu'ils s'en portent bien.

—Vous êtes poète, docteur !

—C'est possible. Quand on ne l'est pas d'instinct, en naissant, on le devient en vieillissant après avoir vécu. La poésie c'est l'arôme de la vie ; à vingt ans on l'aspire, à cinquante on le cherche et on le respire sur les fleurs que l'on a plantées ou que l'on a vues naître. Seulement les poètes de mon âge ne font pas de vers, ils courent moins de risques.

—Revenons à l'amour.

—Volontiers, d'autant plus que j'ai une histoire à vous conter qui vous prouvera la vérité de mon système.

\* \*

Le docteur s'assit, me fit asseoir et commença :

—« Savez-vous que c'est une chose souvent bien lourde que le secret professionnel ! Je n'approuve pas les gens qui racontent la cuisine politique, après avoir rendu leur tablier, ni les gens qui ont accepté de faire de la police pour en déguster ensuite les autres. Ah ! si nous disions tout ce que nous savons ! et ma foi, nous sommes souvent tentés de le dire, quand nous voyons les singuliers mariages qui se fabriquent... Un jour, je fus mis à une dure épreuve. J'avais pour client un beau et bon jeune homme, affligé d'une maladie nerveuse épouvantable ; il avait des crises qui l'eussent fait passer pour un possédé du démon, quand il se tordait à terre, écumant de rage. Il était riche, studieux, dévot, de bonne famille ; je n'avais pu savoir si le mal était héréditaire ; son père se défendait d'avoir jamais eu cette terrible maladie, et la mère était morte. Était-ce elle, la pauvre femme, dont je voyais le doux et pâle visage dans un portrait, qui avait transmis à son enfant bien aimé le germe de ce mal ?... Peu important ! il fallait guérir l'être aimable qui souffrait tant. Je luttais de mon mieux ; je parvins à rendre les accès moins fréquents, et après deux outres mois, mon jeune malade me parut avoir des chances sérieuses et prochaines de

guérison. Il était encore très nerveux ; le visage avait encore des pâleurs par instant qui épouvantaient, et les yeux s'égarèrent parfois à faire frémir. Je le voyais à de longs intervalles ; j'hésitais même à le rechercher, car il épiait mon inquiétude.

« Un jour, je reçus sa visite ; il était blême, mais il souriait comme les peureux qui vont se battre avec la mort.

« —Docteur, me dit-il en badinant, je viens vous demander comment je me porte !

« —Mais vous vous portez à merveille !

« —Ah ! vous en êtes sûr ?

« —Parbleu ! est-ce que vous voulez vous engager ?

« —Non, je veux me marier !

« J'avoue que je tressaillis intérieurement. Se marier, lui ! ce roseau vibrant ! Je dissimulai ma stupeur et naturellement, comme un bon médecin que je suis, je mentis :

« —C'est une excellente idée que vous avez là ! répondis-je en riant trop.

« —Êtes-vous bien sûr que ce soit une idée excellente ?

« Le pauvre possédé me regardait tout à coup, avec des yeux si ardents, si perçants, que je sentis une vrille dans mon estomac. Il allait devenir bien difficile de mentir.

« Au lieu de répliquer catégoriquement j'essayai de biaiser.

« —Est-ce un beau parti ? de la fortune ?

« —C'est un beau parti, reprit-il, presque violemment, parce que je l'aime et qu'elle m'aime ! Mais le mariage ne se fera, docteur, que si vous le conseillez.

« —Ah ! diable ! il faudrait connaître la future.

« —Il vous suffit de me connaître et de me répondre sans ambage. Suis-je guéri ? Êtes-vous sûr que marié, heureux, je ne donnerais pas à la chère âme qui se fie à moi le hideux spectacle que j'ai donné si souvent à mon père ? Songez-y ! Ce serait le désespoir pour elle, ce serait la mort pour moi ! Mon mal est un secret qui a été bien gardé. Faut-il le déclarer, et alors... renoncer au bonheur ? ou bien le contenir et risquer mon bonheur et mon honneur ?

« Jamais je n'ai senti torture pareille. Je l'aimai tout à coup comme un fils, ce malade qui ne m'intéressait jusque-là que comme un client aimable. Je me taisais, il me dit avec angoisse :

« —Je veux la vérité, je m'adresse à un honnête homme ; ne songez pas à moi, docteur, songez à elle.

« —A elle ? Encore faudrait-il savoir...

« Il hésita, puis la rougeur aux joues et un feu nouveau dans les yeux, il me nomma... précisément la fille d'un de mes amis, une jolie, mignonne et frêle créature ! J'avais maintenant une double responsabilité. Si le père de la jeune fille allait venir me consulter sur la santé de son gendre ! Que faire ? Tuer ce couple charmant, ou lui laisser emporter la mort dans son voyage de nocces. Pauvre petite ! que deviendrait-elle, devant ce convulsionnaire ? J'avais des picotements dans la tête.

\* \*

« —Écoutez, mon ami, dis-je enfin au jeune homme qui me consultait, je pourrais vous répondre tout de suite et vous donner une assurance qui tiendrait peut-être autant à mon amitié qu'à mon expérience. Je vous demande un examen sérieux de votre santé... Oh ! pendant peu de jours... Je vous crois guéri ; mais je veux une certitude superflue qui me fasse me griser à votre noce. Où en êtes-vous ? La demande n'est pas faite ?

« —Non.

« —Je vois que les aveux sont échangés !

« —Oui, me dit-il avec un rayonnement qui le transfigura.

« —Aurez-vous le courage de différer de huit jours vos démarches ?

« —Oui, si vous vous engagez sur l'honneur à me dire la vérité dans huit jours.

« —Je m'y engage.

« Il partit avec une sorte d'enthousiasme me laissant fort perplexe.

« J'avais juré de dire la vérité, mais nous nous jurions tant devant nos malades que ce n'était pas cela qui me gênait. Je consultai quatre médecins de mes amis sur le cas de conscience et le cas médical.

« Le premier qui était aussi un homme politique, me dit :

« —Ne répondez pas !

« Le second fut d'un avis contraire :

« —Répondez catégoriquement. Tous les jours nous faisons entendre à des gens qu'ils sont condamnés à mort.

« —Mais si pourtant il était destiné à vivre ?

« —Comment est la jeune fille ?

« Une discussion s'engagea sur un tas de phénomènes que je n'ai pas à vous expliquer, sans conclusion rassurante.

« Le troisième médecin, qui était marguillier de sa paroisse, bien que très savant, me dit :

« —Voulez-vous que je parle à l'abbé Tetu ? Il est d'une habileté extrême en pareil cas ; il verra la jeune fille, le père suscitera des obstacles...

« —Qui ne tromperont pas mon jeune homme.

« Le quatrième docteur que j'avais réservé pour la fin, parce que j'étais souvent d'accord avec lui, me dit :

« —Mariez-les, puisque c'est la moins mauvaise chance que vous ayez pour vous et pour lui.

« Les quatre avis écartelaient ma conscience. Heureusement, je me rappelai précisément à ce moment-là une invitation pour un bal que donnait le surlendemain, la tante de la jeune fille. Puisqu'elle y serait, il y serait. Je devais y aller, pour observer, pour voir ; peut-être aurait-il en plein bal une rechute qui me tirerait d'affaire ! Je devais fuir par anxiété de tendresse.

« J'arrivai quand le bal était commencé, je tâchai de ne pas trop me montrer pour l'observer mieux, à mon aise. Ah ! mon ami, quel enchantement que la jeunesse et l'amour ! Il ne la quittait pas ; il l'attrichait, il s'attrichait avec elle ; ils dansaient ensemble, et quel joli couple ! Il n'était ni rouge, ni pâle, mais rose comme elle qui était habillée tout en rose. Le monde souriait avec indulgence, et ils étaient seuls dans cette cohue ; ils allaient au buffet comme Daphnis et Chloé allaient boire au ruisseau. Il était infatigable, il m'obligea à ne rentrer qu'à trois heures du matin ; ce fut lui qui conduisit le cotillon, avec quelle verve ! quel entrain ! Mais c'était toujours elle qu'il choisissait.

« J'ai senti toute ma science s'en aller avec la sueur que j'essuyais sur mon front. Je devins naïvement confiant et comme, à la fin du cotillon, il ne restait plus que des parents indispensables, en tournant une dernière fois, le beau danseur m'aperçut, causant, la main appuyée sur le genou de mon ami, le père de la jeune fille. Il s'arrêta brusquement ; je crus qu'il avait le vertige. Mais un défi de jeunesse, d'amour, de vie passa dans ses yeux, il s'approcha de moi avec elle avant qu'il m'eût parlé, je lui dis :

« —Vous voyez, je suis en train de faire la demande.

« Ce n'était pas vrai ; mais du moins ce mensonge-là était, au fond, sincère comme une vérité.

« Il rougit, eut des larmes dans les yeux, me regarda, —oh ! comme je souhaite que mon fils me regarde un jour quand je le marierai, —et balbutia : Merci ! La jeune fille leva sur lui des yeux languissants qui n'avaient plus peur de montrer leur secret.

« On les appela et ils retournèrent au cotillon. Le père me conta alors que je n'avais pas besoin